



Le Rôle des Femmes Traductrices dans l'Histoire de la Traduction en Iran*

Fatemeh MIRZA-EBRAHIM-TEHRANI***

Résumé— La place et le rôle de la femme dans la société iranienne est un sujet qui intéresse beaucoup de gens. Les iraniennes sont présentes depuis longtemps dans les arts et la littérature, mais depuis une quinzaine d'années elles sont devenues les maîtresses incontestables de la scène littéraire. Si beaucoup d'iraniennes prennent aujourd'hui la plume, c'est d'abord parce que leur statut a considérablement changé depuis quelques décennies. Dans le passé par le biais de la traduction, de nombreuses femmes se sont introduites dans le domaine littéraire. Cette étude en remontant dans le temps, tente de retrouver la trace de ces femmes traductrices, cherche à montrer l'identité de ces femmes, les couches sociales auxquelles elles appartiennent, les raisons pour lesquelles elles ont opté la voie de la traduction, leurs motivations, leurs domaines favoris et les sujets qu'elles ont choisis pour traduire. Cette recherche montre qu'il y a premièrement un lien incontestable entre le choix des textes à traduire avec les conditions historiques, sociales, le niveau de l'éducation des femmes traductrices, deuxièmement la littérature pour enfant était le domaine de prédilection des traductrices dans le passé, troisièmement les traductrices ont contribué à modifier le regard déformant que les hommes portent sur les capacités intellectuelles des femmes.

Mots-clés— femmes, écrivaines, traductrices, histoire, Iran

پژوهشگاه علوم انسانی و مطالعات فرهنگی
رتال جامع علوم انسانی

*Date de réception : 2018/12/17

Date d'approbation : 2019/05/15

**Maître de conférences Université Allameh Tabataba'i, Iran, (auteur responsable), E-mail :
fmetehrani@yahoo.com

I. INTRODUCTION

LES femmes iraniennes participent de plus en plus à la vie active. Le nombre des œuvres écrites ou traduites par des femmes est un indice témoignant de leur participation à la vie sociale et intellectuelle au niveau national et international. La condition des femmes dans la société iranienne a connu de nombreuses évolutions au cours de l'histoire. Du fait de leur accès plus large à l'éducation, les femmes iraniennes tiennent depuis plusieurs années une place importante dans la production intellectuelle et artistique iranienne. Les femmes publient leurs œuvres aussi bien en tant qu'auteur que traductrice. Une recherche récente réalisée par Farzaneh Farahzad (2017) révèle que les iraniennes traduisent depuis plus d'un siècle et très précisément depuis 120 ans. Elles traduisent à la fois dans le domaine littéraire et non littéraire. La plus ancienne traduction réalisée par une femme en Iran date de 1899. La recherche que Farahzad (2017) a menée montre qu'il y a un lien incontestable entre la présence sociale des traductrices avec le choix des œuvres, les événements historiques, les conditions sociales ainsi que le niveau d'instruction et d'études que ces femmes ont atteint. À partir de 1900, la présence des femmes en tant que traductrices, balisait la voie et introduisait les femmes dans la société en tant qu'écrivain. Certaines d'entre elles ont débuté leur carrière par la traduction. D'un point de vue historique, on distingue trois périodes où les femmes font de la traduction. La première période est intitulée « la présence cachée » qui couvre les années 1900-1940. Cette période coïncide avec la fin du règne de la dynastie Qadjar¹, la Révolution constitutionnelle et le début du règne de la dynastie Pahlavi².

La deuxième période est nommée « la période conflictuelle ». Elle commence à partir des années 1940. Durant cette période, les écrivaines et les traductrices publient leurs œuvres et trouvent peu à peu leur place dans la société.

La troisième période ou la présence professionnelle débute quelques années après la Révolution Islamique et continue jusqu'à nos jours.

II. LA PRESENCE CACHEE (1900-1940)

À la fin de l'époque Qadjar, on encourageait les familles à envoyer leur fille à l'école religieuse. Il faut souligner qu'auparavant les filles apprenaient à lire et à écrire à la maison, en privé. Il n'y avait presque pas d'école moderne pour les filles dans le pays. La première école des filles ouvre ses portes en 1906, le fondateur de cette école était d'ailleurs une femme Bibi Khanom Estarabadi³. Son père était officier de l'armée et sa mère était une femme lettrée qui enseignait en privé à la cour Qadjar. Elle était probablement l'une des premières féministes en Iran. Elle a beaucoup travaillé pour convaincre les dirigeants et les responsables du pays ainsi que

la population de la nécessité d'envoyer les filles à l'école. À cette époque les européens avaient déjà installé les écoles bilingues dans le pays (Encyclopaedia iranica). Les minorités religieuses avaient leur propre école. Mais ces écoles n'étaient pas à la portée de la classe moyenne et encore moins accessible pour la classe populaire. Les filles qui fréquentaient ces écoles appartenaient à la classe supérieure de la société ou étaient membres de la cour. Certaines de ces écolières se sont orientées vers la traduction et plus tard vers l'écriture.

L'une des premières traductions réalisées par une femme en Iran date de 1899. En fait, cette traduction est une co-translation réalisée par deux personnes Kolsume Khanom⁴ et son mari, Abdollatif Tasuji, un officier de la cour Qadjar. Il s'agit d'une version plus longue de « Mille et une nuit » traduit de l'arabe en persan. Cette traduction est jugée de très bonne qualité. On rapporte que la traductrice a consacré plusieurs années à la traduire. Cette femme a traduit à l'époque où très peu de gens savaient lire et écrire (Mahjoub 2003, p. 361). En 1905, Tajemahe Afaghodoleh la première traductrice iranienne indépendante, a traduit une pièce de théâtre « *Le roi Nader* » écrite par Narimanov⁵ en langue turque. L'absence des femmes sur la scène sociale et la non reconnaissance des femmes en tant qu'individu capable de production intellectuelle et artistique est l'une des raisons qui a poussé cette traductrice à se présenter dans la préface du livre comme la sœur du colonel Ibrahim Khan, traducteur lui aussi, et l'épouse de Fathollah Khan (Mirabedini, 2005). Cette façon de se présenter était courante à l'époque. Même les femmes lettrées qui avaient reçu une certaine éducation n'étaient reconnues par la société qu'en s'appuyant sur la renommée d'un homme soit leur père, frère ou mari.

Le choix de cette œuvre est important pour deux raisons : premièrement, elle était écrite en langue turque (Azari), deuxièmement, en raison de la nature et le genre de ce texte qui est une pièce de théâtre. Il faut souligner qu'à cette époque, la langue turque était la langue de la cour tandis que la langue officielle du pays était le persan. La traductrice désirait "exister, d'être vue", à l'extérieur de la cour. Il est à noter qu'à cette époque les derniers rois Qadjars demandaient aux traducteurs de traduire des textes qui évoquaient les événements historiques car ils croyaient que ce genre de texte pouvait promouvoir les valeurs morales. Cette traductrice Tajemahe Afaghodoleh en traduisant une pièce de théâtre a ouvert la voie à un genre littéraire inconnu à l'époque, en Iran. D'après la théorie du polysystème développée par Even-Zohar et Gideon Toury (*Polysystem studies*, 1990), un nouveau genre littéraire est né par le biais de la traduction. Cette traductrice est aussi connue pour le recueil de ses poèmes et ses lettres intimes. Ces deux traductions réalisées par des femmes ont permis à ces dernières de s'introduire timidement sur le marché de la publication très lié au mouvement constitutionnel (1906). Ce mouvement était né du

mécontentement contre la présence des forces étrangères. Les iraniens voulaient se libérer de l'hégémonie russe et anglaise. Beaucoup de femmes ont rejoint ce mouvement et pour le soutenir, elles sont sorties de leur maison, elles ont participé aux manifestations, ont fait les premiers pas pour montrer qu'elles existaient et qu'elles revendiquaient leur place dans la société. La révolution constitutionnelle marque un tournant dans la vie des femmes iraniennes. Les revendications des femmes au cours de cette révolution portent principalement sur leurs droits politiques : elles souhaitent un large débat sur leur place dans la société. La participation des femmes à la révolution constitutionnelle légitime l'intégration des femmes dans la société, souligne la nécessité de l'éducation des femmes.

En 1909, le premier magazine féminin *Danech* (Le savoir) est publié. Les sujets traités tournaient autour de la maison, des arts ménagers, la cuisine, l'hygiène, la santé, la mode. Il est à noter que sur aucun des 30 numéros de ce magazine n'est indiqué le nom de la rédactrice mais néanmoins on sait que cette personne était l'épouse de Hossein Khan Kamal (Mirabedini, 1999).

Ce magazine publiait les écrits et les poèmes des femmes ainsi que leurs traductions. Dans les premiers numéros, les articles abordant les sujets tels que la maternité, le soin et l'éducation des enfants étaient publiés mais plus tard les questions politiques et sociales étaient aussi débattues.

De façon générale, avant 1920 il y avait très peu de traductrices. En 1925, seulement 3% des femmes étaient lettrées et on comptait 63 écoles des filles à Téhéran (Mirabedini, 1999). Quelques filles appartenant à la classe supérieure allaient au collège américain et apprenaient une langue étrangère.

Avec l'arrivée au pouvoir de Reza Chah en 1921, la situation des femmes se transforme. L'État applique des réformes sociales promouvant l'éducation de masse et l'emploi rémunéré des femmes. Reza Chah initie aussi sa politique controversée de *Kashf-e hijab*, bannissant le port du voile en public. Les femmes sont de plus en plus présentes dans la société. En 1936, le nombre des revues pour femmes a beaucoup augmenté, les femmes élites ont commencé à écrire ou à traduire pour les magazines ou les revues. Jamileh Farokh traduisait des nouvelles ou des histoires pour la célèbre revue "*Afsaneh*" (qui signifie Légende en français) (Mirabedini, 2005). Ensuite elle a continué à s'intéresser à la littérature.

Parvin Etesami est la première poète femme dont les poèmes sont publiés. Elle appartenait à la classe aisée et elle avait fait ses études au collège américain.

Elle avait appris l'anglais et pratiquait cette langue. Son père écrivait et traduisait aussi. Parvin dans un premier temps écrivait des poèmes à partir

des traductions de son père, elle les faisait publier dans les revues féminines. Plus tard, ses poèmes sont publiés par l'édition du Parlement. Son recueil de poèmes est publié au moment où on voulait moderniser le pays et donner plus de liberté aux femmes. Mais le poids des traditions faisait obstacle à la présence des femmes dans la société (Vatanabadi, 2000, p. 16). Mais étant donné que les poèmes de Etesami étaient d'ordre morale, énonçant des règles de conduite, elles étaient appréciées. Etesami mettait l'accent sur le rôle traditionnel de la femme autrement dit la femme mère ou enseignante. Les textes qu'elle choisissait pour traduire étaient marqués par ses principes moraux. Toutefois elle a écrit un poème intitulé « *Zan irani* » (femme iranienne) soutenant l'émancipation de la femme.

Vers les années 40, deux livres sont traduits par deux femmes : « *La biographie de Marie Curie* » par Monir Jazani et un livre anti-féministe « *Rouh zanan* » (l'esprit des femmes) traduit par Hesame Chahraissi, ce livre insistait sur le rôle traditionnel de la femme dans la société.

III. LA PÉRIODE CONFLICTUELLE (1941-1972)

Dans les années 40, l'Iran assiste à beaucoup d'événements. Mohammad Reza succède à son père qui a tenté de moderniser le pays de manière autoritaire. Les anglais et les russes ont envahi le pays en 1941. Malgré les tumultes et les événements que le pays subissait, le nombre des filles allant à l'école augmentaient. Les filles appartenant à la classe supérieure ou aux familles aisées avaient plus au moins la possibilité d'étudier dans les écoles bilingues et apprendre une langue étrangère. Ceci en raison de la présence des armées étrangères et la présence des missionnaires.

Durant cette période, dix-huit livres ont été traduits : il s'agissait plutôt de la littérature dont neuf romans traduits de l'anglais, du russe et de l'allemand. Il faut souligner que Reza Chah pour lutter contre la présence imposante des forces anglaises et russes, a lié des relations commerciales avec l'Allemagne. Ceci a eu pour conséquence d'introduire la langue et la littérature allemandes en Iran.

En dehors du domaine littéraire, les femmes traduisaient des livres pour enfants ou concernant l'éducation des enfants. La philosophie et la religion ont attiré l'intérêt des traductrices. La géographie et l'art n'intéressaient pas les traductrices à cette époque. La plupart de ces traductrices étaient issues des familles aisées et avaient fréquenté les écoles bilingues du pays. La plus célèbre d'entre elles est Simin Daneshvar, traductrice et écrivaine renommée. Elle avait fait ses études dans une école anglaise bilingue, par la suite elle a continué ses études et a obtenu son doctorat en littérature persane. En 1947, elle a publié un recueil de ses nouvelles, le premier dans son genre écrit par une femme. L'année suivante, elle a traduit deux romans : l'un de Tchekhov « *Le Duel* », l'autre de George Bernard Shaw

«*The Chocolate Soldier*». Dans les décennies qui ont suivi elle a continué à traduire de plus en plus d'œuvre littéraire (*La cerisaie*, *Ennemis* etc.).

Durant les années 50, beaucoup de traductions littéraires sont publiées. L'une des raisons que l'on évoque est le coup d'État survenu en 1953. Comme la censure et la pression politique décourageaient les écrivains, ces deniers se sont orientés vers la traduction. Simin Daneshvar racontait que comme les œuvres des écrivains de cette époque ne se vendaient pas, les écrivains se sont mis à traduire la littérature occidentale (Mirabedini 1999, p. 37). Dans les années 50 et 60, Simin Daneshvar a traduit plus de dix romans et nouvelles mais par la suite elle a publié ses propres romans qui sont encore classés parmi les romans les plus vendus tel que *Souvashoune* (*La mort de Siavash*) traduit d'ailleurs en anglais en 1989.

Malgré les tumultes des années 50, les femmes continuaient de lutter pour trouver leur place et être présent dans la société. Beaucoup de femmes ont publié leur œuvre à cette époque.

Fourough Farrokhzad (1935-1967) femme audacieuse et poète à l'imagination très puissante publiait ses œuvres. On lui doit d'avoir redéfini les relations du masculin et du féminin dans la poésie persane et su donner une expression aux désirs et aux aspirations des femmes, à leurs espoirs et à leurs craintes, refoulés depuis plus d'un millénaire. En 1954, elle a publié son recueil de poèmes « *Assir* » (prisonnière, capturée). Durant cette période soixante-douze livres ont été traduits et publiés. Parmi ces publications on compte trente-deux romans et nouvelles traduits en majorité de l'anglais, puis vient en deuxième position les livres qui abordent l'enfance, des événements historiques ou des biographies, en troisième position des livres de science naturelles. Les traductrices de cette époque sont Maimanat Dana qui a fait ses études dans une école bilingue à Ispahan ensuite elle a continué les études d'infirmier à Beyrouth (elle a traduit quatre romans), Habibeh Fiouzate a traduit trois livres. Il est intéressant à savoir que même la sœur du chah Ashraf Pahlavi a traduit, en 1957, un premier livre ayant pour sujet les soins infirmiers. Ensuite en 1958, elle a traduit « *La mère et l'enfant* », une sorte de guide pour élever et s'occuper des enfants. Les traductions de la sœur du Chah suivaient le projet de la modernisation de la société iranienne, ainsi la Cour soutenait la thèse de la femme moderne tout en insistant sur son rôle traditionnel. D'après Farahzad, cette dichotomie n'était pas avantageuse ou profitable pour les femmes. Au contraire, elles subissaient une pression supplémentaire.

En 1959, onze livres sont traduits par des femmes. En 1962, les femmes obtenaient le droit de vote en Iran. À cette époque, on peut trouver des traces des mécontentements sociaux dans la littérature. Les conditions de transformation du pays ont donné aux femmes la possibilité d'être de plus en plus présentes dans la société. Mais cette présence devait se réaliser dans

le cadre de son image traditionnelle. Beaucoup de femmes qui travaillaient à l'extérieure étaient contraintes à jouer à la fois le rôle de la femme moderne ayant un salaire et en même temps le rôle de la mère et de l'épouse traditionnelle. À cette époque on avait une nouvelle définition du rôle de la femme dévouée : une femme moderne ayant un salaire mais qui aime son foyer et sa tradition familiale.

En 1965, cent soixante-treize livres sont traduits par des femmes de l'anglais et du français. 31% de ces livres étaient des romans. Le deuxième centre d'intérêt concernait l'enfant et l'éducation des enfants. Les sciences sociales, l'histoire, les biographies et les sciences naturelles étaient aussi des domaines que les femmes choisissaient pour leur traduction. Il faut souligner que dans les années 60, beaucoup de femmes ont traduit un seul livre, donc on ne peut pas les compter comme traductrices. On peut expliquer cela par le fait que les femmes désiraient être présentes dans la société mais pour des raisons personnelles ou familiales n'avaient pas la possibilité de continuer à traduire. Mais parmi les traductrices renommées on peut citer Zahra Natel Khanlari et Lili Golestan, toutes les deux issues des familles ayant fait des études supérieures. D'ailleurs, l'une d'elles est docteur en littérature persane et auteur de plusieurs livres.

Dans les années 70, à peu près 50% de la population iranienne était lettrée, beaucoup de femmes possédaient des diplômes universitaires.

Pour la première fois à cette époque, la littérature n'était plus le premier domaine d'intérêt. L'enfant occupait la première place. Farzaneh Ibrahimy a traduit 16 tomes d'histoires et de contes pour enfant. La troisième place venait aux sciences sociales qui peut s'expliquer par l'attachement et l'intérêt des femmes aux événements sociaux juste avant la Révolution islamique.

En 1971, Farah Diba s'est jointe à cette effervescence de traduction. Elle a traduit et a réalisé les dessins d'un conte de Hans Christian Andersen « *La petite sirène* ». Par ce moyen, elle voulait montrer qu'elle était à la fois mère et intellectuelle promotrice de l'art. En fait, c'était la deuxième femme appartenant à la famille royale qui encourageait et soutenait le discours de femme moderne, mais en même temps mère dévouée. Ceci est l'indice d'une présence conflictuelle de la femme dans la société.

IV. LA PRESENCE PROFESSIONNELLE

La troisième période commence en 1979 et continue jusqu'à l'époque actuelle. Cette troisième période est qualifiée de présence professionnelle. Il faut indiquer deux événements importants qui ont marqué cette période : l'un est le renversement du régime en place par la Révolution Islamique, l'autre le déclenchement de la guerre Iran - Irak entre 1981-1989. D'après les statistiques publiées par S. Amin en 2006 (thèse de doctorat université

Azad), 75% des femmes étaient lettrées à cette époque. Elles ont traduit à peu près 1200 livres, dont 212 livres en littérature pour enfant, 63 livres comment élever un enfant. Ces chiffres révèlent l'importance du discours à propos de la maternité. Mais toutefois la littérature a aussi attiré l'intérêt des traductrices. 236 livres littéraires ont été traduits, il s'agissait majoritairement de la littérature anglaise et nord-américaine. 159 livres dans le domaine des sciences sociales et 113 livres en médecine sont également traduits. La traduction des livres de médecine indique le haut niveau d'étude que les femmes ont atteint, c'est un indice de leur professionnalisme. Les années 80 est une période marquante en traduction. En 1979, à la suite de la Révolution islamique, les universités sont fermées pour établir la révolution culturelle. Les universitaires sont invités à écrire ou à traduire des œuvres. Étant donné l'incompétence d'un nombre important d'enseignants et la mauvaise qualité de certaines de ces traductions, beaucoup se sont intéressés à la révision et au métier de révision, ils ont suivi des cours ou des stages spécialisés. Ceci a eu pour conséquence pour beaucoup de femmes de trouver un emploi en rapport avec la publication et les maisons d'édition.

En 1990, 90% des femmes en Iran ont fait des études. Un nombre important de livres, précisément 1895 livres sont traduits par les femmes. 489 de ces livres appartiennent au genre littéraire, 405 ont pour sujet la science naturelle, 352 la médecine et la science sociale. À cette époque la littérature pour enfant ou l'éducation de l'enfant obtient la quatrième position avec 126 livres traduits.

Ceci révèle qu'avec l'augmentation du nombre des femmes qui ont fait des études supérieures, le discours de modernisation se transforme.

En l'an 2000, 96%, des femmes sont lettrées et le nombre des filles à l'université est plus élevé que des garçons.

Entre 2000 et 2011 plus de 13000 (13614) livres ont été traduits par des femmes. Ce qui est notable c'est l'entrée des femmes dans de nouveaux domaines et leur présence professionnelle en traduction. La présence des femmes sur le marché de la traduction en Iran, le choix des textes ainsi que le nombre des traductions réalisées par des femmes et publiées témoignent de leur présence significative dans la société iranienne au vingtième siècle. Il y a un lien certain entre le niveau des études que les femmes ont suivi avec leur activité en tant que traductrice. Le niveau d'étude a aussi eu des répercussions sur les priorités accordées aux thèmes choisis.

En comparant la situation des femmes traductrices en Iran avec celle de l'Occident, on retrouve à peu près les mêmes traits mais à des époques différentes, avec parfois quelques siècles de retard. J. Delisle et Judite Woodsworth dans « *Les traducteurs dans l'histoire* » notent qu'en traduction comme beaucoup d'autres sphères de la vie sociale ou

intellectuelle, les femmes n'ont pas été traitées tout à fait de la même façon que les hommes. En occident, durant le Moyen Âge et la Renaissance, la traduction était pour elles l'une des seules pratiques d'écriture socialement acceptables. Parfois on autorisait les femmes à traduire uniquement des textes religieux, on peut citer l'exemple de la société anglaise. Les œuvres traduites par une femme étaient généralement publiées sous le couvert de l'anonymat. Si l'on apprenait qu'une traduction avait été réalisée par une femme, le manuscrit ne sortait guère du cercle des intimes. Durant des siècles, il y avait en occident un combat incessant pour la reconnaissance et la diffusion des écrits produits par des femmes. Frédéric Weinmann écrit

« les femmes auteurs ne pouvant que rarement prétendre au statut d'écrivains légitimes, la traduction apparaît comme un pis-aller, une activité en marge souvent de la rédaction d'une œuvre personnelle, et une manière discrète et détournée d'échapper à leur rôle de femme et de mère pour s'aventurer dans un domaine réservé aux hommes quitte pour certaines à ne pouvoir accéder à une autre qualité que celle d'imitatrices » (2013, p. 13).

Un autre point qui attire l'attention dans « *Les traducteurs dans l'histoire* » est le caractère littéral des traductions réalisées par des femmes à la Renaissance. Les auteurs du livre supposent que la traduction littérale offrait aux femmes moins une protection que la possibilité de décliner toute responsabilité personnelle. En comparant la situation financière et économique des femmes en Iran et en occident, on remarque qu'en occident si la traduction répondait à un besoin d'affirmation de soi, elle n'en demeurait pas moins - et peut-être en priorité - une source de revenus pour ces femmes. F. Weinmann dit la plupart de ces femmes étaient issues de la noblesse désargentée confrontée aux aléas de l'histoire, l'argument financier était très important. Ces femmes bénéficiaient de la notoriété liée à l'environnement familial ou un important réseau de relations. Jean-Yves Mollier dans « *Les femmes auteurs et leurs éditeurs* » (2006) remarque quand ces femmes n'étaient pas filles de ministre ou qu'elles ne possédaient pas un nom éminent, elles étaient en difficulté pour trouver un éditeur. Un autre problème auquel les femmes devaient faire face était les réticences qu'avaient les hommes à accepter leurs compétences scientifiques. L'intelligentsia masculine développait une stratégie de confiscation ou d'encadrement de leurs traductions. Fiona McIntosh-Varjabedian dans *Des femmes traductrices* remarque la rareté des traductions féminines d'ouvrages historiques. Elle avance l'idée que les femmes avaient des difficultés à s'affirmer comme savantes (2013, p. 57).

V. CONCLUSION

La traduction a été perçue par des femmes comme un moyen leur permettant de s'introduire et d'être présentes dans la société et d'y jouer

leur rôle de façon active. Par le biais de la traduction, les femmes balisaient la voie pour prendre, un peu plus tard, la parole ou plus exactement la plume. En ce qui concerne le choix des sujets de traductions, on peut dire qu'il est lié d'une part aux conditions sociales, historiques et la situation du pays et d'autre part au niveau d'étude de ces femmes traductrices ainsi qu'à leur professionnalisme.

Au départ, le discours de modernisation en Iran a suscité beaucoup d'espoir chez les femmes mais par la suite ce discours faisait l'éloge des femmes qui travaillaient tout en les encourageant à conserver leur rôle traditionnel de mère. Beaucoup de femmes se sont mises à travailler et à devenir un complément, un soutien financier pour la famille, sans que leurs tâches ménagères changent. L'enseignement était jugé le domaine favorisé pour la carrière des femmes. En fait, c'était un prolongement de leur rôle de mère. Ceci a eu des répercussions sur le choix des sujets à traduire.

Pendant longtemps, l'éducation de l'enfant et la littérature pour enfant étaient le domaine de prédilection des femmes, mais depuis que les Iraniennes font des études supérieures et depuis qu'elles ont atteint le niveau professionnel, elles sont plus conscientes de la place qu'elles doivent occuper dans la société. Cela se ressent dans les choix des sujets et des textes. Elles sont présentes dans tous les domaines. Cette présence massive au sommet de toutes les formes d'arts et d'expressions culturelles fait non seulement porter un nouveau regard sur le pays, mais aussi change profondément l'image que les iraniennes ont d'elles-mêmes. La traduction serait, selon Steiner, le paradigme d'une émancipation conçue comme ouverture à la vie de l'esprit si longtemps dénié aux femmes.

NOTES

- [1] Qadjars dynastie perse qui régna de 1780 à 1925.
- [2] Pahlavi dynastie perse fondée par Reza Chah en 1925, renversée en 1979.
- [3] FARAHZAD Farzaneh, « Motarjeman zan dar Iran moasser », 2017.
- [4] MAHJOUR Mohammad, *Adabiat ameh*, Iran, Téhéran, 2003.
- [5] Narimanov, écrivain révolutionnaire russe, politicien azarbaïjané, à l'époque Azarbaïjan faisait partie de U.R.S.S.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] AMIN Somayye, *Gender consciousness and iranian female translators*, Islamic Azad University, Téhéran, 2006.
- [2] DELISLE Jean et WOODSWORTH Judith, *Les traducteurs dans l'histoire*, Presses de l'université d'Ottawa, 1995.
- [3] FARAHZAD Farzaneh, « Motarjeman zan dar Iran moasser », Université Allameh Tabataba'i, Téhéran, 2017.
- [4] MAHJOUR Mohammad Jafar, *Adabiat ameh Iran*, Gatreh, Téhéran, 2003.
- [5] MCINTOSH-VARJABEDIAN Fiona, *Des femmes traductrices entre altérité et affirmation de soi*, L'Harmattan, Paris, 2013.
- [6] MIRABEDINI Hassan, « Tarikh tarjomeh roman dar Iran », in *Journal of Research in Applied Linguistic Studies*, 1999, N° 14, pp. 34-38.

- [7] MIRABEDINI Hassan, « Nakhostin gamhayeh zanan dar adabiat moasser Iran », Téhéran, 2005.
- [8] MOLLIER Jean-Yves, « Les femmes auteurs et leurs éditeurs au XIXe siècle », in *Revue historique*, Paris, 2006, N° 638, pp. 313-333.
- [9] VATANABADI Shouleh, « Persian literature », in *Routledge International Encyclopedia of Women*, London, 2000, pp. 16-18.
- [10] WEINMANN Frédéric, « Les traductrices littéraires dans la France du XIX siècle », in *Des femmes traductrices entre altérité et affirmation de soi*, L'Harmattan, Paris, 2013.

